



LE LIEN

BULLETIN SEMESTRIEL DES
AMIS DU GRANDVAUX

N° 63 - JUILLET 2007

Siège social :

Mairie de Grande Rivière
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

Entre sapins

Et gentianes



des souvenirs encore des souvenirs !!!

SOMMAIRE

Editorial	F. Lacroix	p 3
Cet été au coin d'aval		p 3
Il est parti, le Noël	F. Lacroix	p 4
Assemblée générale du 27 avril 2007	F. Lacroix	p 5, 6
Entre nous... les amis	M. Provensal	p 7
La maison Louise Mignot	L. Grandmaître	p 7
La vie quotidienne des femmes au temps de la renaissance	P. Delsalle	p 8, 9
Bibliothèque		p 9
Maïs contre noisetiers	G. Sertier	p 10, 11
Nos projets		p 11
Soirée rouliers	M. Colin	p 12
1 ^{er} mai : Visite du bas de Morez	M. Colin	p 13 à 15
La ligne de démarcation	M. Colin	p 15, 16
Paysans jurassiens (suite)	G. Perciot-Lizon	p 17
Rue de la boîte, années cinquante	B. Leroy	p 18, 19
Nos cantonniers	M. Colin	p 20, 21
Cantonniers d'autrefois (poème)		p 21
La Marie-Louise du lac	G. Sertier	p 22 à 25
Le p'tit Louis	F. Lacroix	p 25
Les foins en patois		p 26
Le muet sacrifié	A. Decoeur	p 27
Une touche grandvallièrre dans l'histoire du cinéma	B. Leroy	p 28

Photo de couverture : Jean-Pierre Thouverez

Merci à Jean-Claude Mayet pour la gestion du site de l'association dont nous vous rappelons l'adresse : www.amisdugrandvaux.com

Merci à Louis Charnu de nous avoir donné le poème d'Alice Decoeur, à Guy Sertier dont tout le monde ne connaissait pas encore les talents de narrateur, Maryse Provensal et Germaine Perciot-Lizon pour leurs articles qui nous ont permis de réaliser ce bulletin.

Info :

Claude Banderier, Bernard Blondeau, Daniel Carpentier et Rémi Piard ont superbement aménagé une partie du local attribué par la commune de Grande Rivière au second étage de « chez la Joséphine ». Tout est prêt pour ranger au propre et au sec costumes, documents et objets fragiles. Merci à la commune et bravo aux menuisiers bénévoles.

Rappel :

Tout courrier est à adresser à :

Michel Colin,
6, rue Balbalo
39150 Saint Laurent en Grandvaux

L'impression des pages couleurs ne nous permet pas toujours de respecter l'ordre des articles et nous vous prions de bien vouloir nous en excuser.

Les textes insérés dans cette publication sont sous la responsabilité de leurs auteurs et n'engagent en aucune façon l'association.

ÉDITORIAL

Une mélodie, une atmosphère, une odeur, un lieu nous replongent dans notre passé.

Un évènement nous en rappelle un autre.

Un décès semble fermer une page et ranime en même temps l'histoire d'une vie, rassemble des gens qui s'étaient perdus de vue et renoue des liens oubliés...

Notre vie tourne autour des souvenirs, se construit avec eux.

Amers ou délicieux, ils se réveillent dans notre mémoire, à tout moment.

Parfois, on a envie de les faire partager et c'est pour cela que ce nouveau bulletin en contient plein.

Peut-être moins didactique que certains de nos autres Liens, il n'en est pas moins intéressant pour qui aime le Grandvaux. Il traduit la richesse des émotions, la sensibilité de leurs auteurs et la diversité des regards que l'on peut porter sur les choses.

J'espère que vous aurez plaisir à le lire et je vous souhaite un bel été, même s'il a commencé sous la pluie !

Fabienne Lacroix




CET ÉTÉ AU COIN D'AVAL

Le chalet du Coin d'Aval de Fort du Plasne datant de 1825 est l'image même de l'authenticité d'un lieu et d'un temps de travail quotidien de l'agriculteur.


Venez découvrir avec les Amis du Grandvaux :

- le bâtiment, la fabrication, lieu de vie et d'échanges entre le fromager, les paysans et les villageois.
- un métier, à travers l'exposition des différents outils de travail du fromager.
- deux reconstitutions filmées.

Depuis la traite des vaches à cornes, jusqu'au repos du lait dans les rondelles, en passant par les différents moyens de transport et la coullée.



Du lever du fromager au chant du coq, jusqu'au fromage qui s'affine dans les caves, la fabrication à la toile et au feu de bois.



Deutsch

Freunde des Veroneser Käses Ihnen eine Comté-Käseerei aus dem Jahre 1825, ein Beispiel für die zahnärztlichen Häuser, die es in Ostern der Franche-Comté im 19. Jahrhundert gab.

English

The volunteers from the 'friends of Grandvaux' association give you the opportunity to discover a Comté cheese dairy from 1825, a witness to the many chateaux that covered the east of Franche-Comté in the 19th century.


Le chalet à Comté du Coin d'Aval à Fort du Plasne

Ouvert du 14 juillet au 15 août de 15h à 19h

*Mercredi
Dimanche
et jours fériés*

Pour les groupes ouverture toute l'année sur réservation.

**Entrée : 2€ adultes
Gratuit pour les enfants
Prix groupes :
à partir de 13 personnes**



Nouveau thème abordé : l'alimentation des vaches dans les années 50...

IL EST PARTI, LE NOËL...

Noël,

En 2005, pour fêter les 30 ans des Amis du Grandvaux dont vous étiez l'un des fondateurs et un membre très actif, nous avons réalisé une exposition un peu particulière baptisée « Patrimoine singulier, la suite en Grandvaux ». Cette exposition était constituée à partir des réponses des Grandvalliers à la question : « qu'est-ce qui évoque pour vous le patrimoine et la mémoire du Grandvaux et des Grandvalliers ? » On attendait des objets, des sons, des odeurs...

Votre nièce Georgette, qui s'était beaucoup rapprochée de vous, ces dernières années, avait répondu : j'aimerais proposer mon oncle Noël Gaillard, « le Noël », cet homme pas comme les autres à votre exposition comme « être singulier », patrimoine du Grandvaux.

D'autres personnes avaient parlé de vous en ces mots : « c'est le personnage du Grandvaux », « une grande figure », « c'est notre Noël ». Vous êtes la seule personne qui ait fait l'objet de tels commentaires et Jean-Luc Bouvret, cinéaste, qui est venu vous rendre un dernier hommage hier soir, a réalisé un portrait de vous pour l'occasion.

Tout d'abord, vous étiez un patrimoine en raison de vos qualités d'honnêteté, de solidarité, d'humilité et de simplicité, mais que l'on attribue à un temps disparu... authentique et singulier. Vous étiez décalé, mais tellement attachant.

Ensuite, au-delà de ce rôle de représentant des caractères moraux disparus, vous étiez aussi le porteur de « savoir-faire » ancestraux, dont vous n'hésitez pas à faire la démonstration. Vous étiez une mémoire du Grandvaux et vous aviez une vraie soif de transmettre à la fois les gestes et les souvenirs. C'est pour cette raison que vous avez écrit vos livres et que vous répondiez présent, chaque fois que l'occasion se présentait de montrer ce que vous saviez. Ainsi, vous avez monté et tenu de nombreuses expositions d'été, endossé les rôles les plus variés dans les reconstitutions, participé aux battages à la Ferté et aux tournages des films de Roger Grandmaître.

L'an dernier vous étiez encore parmi nous pour la sortie du 1^{er} mai à Fort-du-Plasne et au repas qui suivait. Le 20 août, vous étiez aussi à notre départ des rouliers pour la route des Vins et du Comté. Je suis contente que vous ayez pu vous rendre compte que nous ne laisserons pas ces rouliers dans l'oubli, mais je regrette que vous nous quittiez avant de voir la réhabilitation de la maison Mignot qui vous tenait tant à cœur.

Cher Noël, au nom de tous les Amis du Grandvaux, je vous dis merci pour tout ce que vous nous avez appris et tous les souvenirs que vous nous laissez.

Adieu Noël !



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 AVRIL 2007

Approbation du compte-rendu de la dernière AG à l'unanimité.

Extraits du bilan des activités de l'année écoulée présenté par la présidente

➤ **Bibliothèque :**

48 emprunteurs

669 livres empruntés

8 nouvelles étagères que Claude Banderier et Daniel Carpentier ont montées sans tarder.

A ce jour, le rangement des romans, des policiers et des romans de science-fiction est terminé. Il y a encore beaucoup de livres à rentrer. Merci aux généreux donateurs (l'hôtel de la forêt, la famille Royer, Mme Caille, Mme Delpierre, Mr et Mme Grandmaître...).

Le fonds local est toujours en cours d'informatisation grâce à Alicia Ballestero, documentaliste au lycée d'optique de Morez et ça se justifie de plus en plus, car les demandes de documentation ne cessent de s'accroître et les recherches seraient plus faciles.

Nouvelle recrue pour cette commission : Mme Fabienne Rollet. Par contre, toujours pas de responsable pour remplacer Mr Musserotte.

Avis aux amateurs.

➤ **Chalet :**

Il semble que la permanence du mercredi souhaitée par l'Office du Tourisme soit une bonne idée et nous allons la reprendre cet été. Par contre, nous arrêterons les visites au 15 août, car après cette date, il ne vient plus personne.

L'entrée pour les adultes sera à nouveau payante. Elle avait été gratuite exceptionnellement pour les 30 ans et l'an dernier nous avons omis d'en avvertir les différents organismes qui indiquent le chalet dans leurs dépliants. Cette année nous les avons informés en temps utile et nous demanderons donc 2 euros pour les adultes.

Les volontaires pour accompagner les visites sont les bienvenus.

➤ **Lien :**

Il se porte bien.

La commission est toujours en quête d'articles.

➤ **Conférence de printemps :**

Elle aurait dû porter sur les maisons comtoises, mais le coût de l'intervention d'un représentant du musée des maisons comtoises de Nancray nous a paru trop élevé pour une soirée gratuite et ouverte à tous. Par contre, le conseil d'administration réfléchit à l'éventualité d'organiser un voyage d'une journée sur le site de Nancray.

Nous avons donc changé de sujet pour la conférence avec : « la vie quotidienne des femmes en Franche-Comté à l'époque où des femmes la gouvernaient ». Soixante personnes ont assisté à cette conférence animée par Mr Paul Delsalle, maître de conférences en histoire à l'université de Franche-Comté. (cf compte-rendu pages 8 et 9).

Remerciements à Diana Caillet qui nous aide bien du côté information au public par la presse et la radio.

➤ **Marché de l'école de l'Abbaye :**

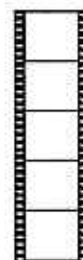
Une fois de plus les parents d'élèves nous ont sollicités pour animer leur petit marché régional. Cette année, grande première, nous avons réussi à décider une fileuse grandvallière à faire découvrir son art, car il s'agit bien de cela. Nous avons cru essayer avec Aimée, qui avait déjà fait une tentative lors d'un forum des associations, mais en vain.

Succès auprès des touristes et même des locaux !

A la demande des parents d'élèves également, nous avons fait une dégustation de bôlons mijotés par Maryse, un vrai régal !



Projection des activités filmées par Roger Grandmaître



En 2007, nous avons été très occupés par une autre activité qui n'a pas pu vous échapper :

➤ **Le prologue de la route des Vins et du Comté avec les Cavaliers du Grandvaux :**

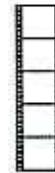
Notre association a surtout eu en charge le montage des dossiers, les recherches pour coller davantage à l'histoire, un peu d'aide logistique et quelques heures de peinture. En bref, de la préparation.

Mais la plus grosse partie du travail a été réalisée par les Cavaliers. Ce sont eux qui ont eu tout le souci de restaurer ou de reconstruire du matériel capable de faire le voyage, d'entraîner leurs chevaux de loisir d'aujourd'hui au travail d'autrefois. Ce sont eux qui ont mené ce convoi le long des routes de Franche-Comté pendant six jours et fait connaître le Grandvaux à une grande compétition internationale du cheval de trait (même s'ils m'ont fait l'honneur d'y participer). J'insiste ici car les journalistes ont souvent eu tendance à ne parler que des Amis du Grandvaux que ce soit dans leurs articles sur les battages ou pour cette route des Vins et du Comté et je veux réparer cela. Quand la radio vient pour m'interviewer en citant notre association comme la plus active du département du Jura, je répète qu'elle ne fait rien toute seule.

Notre histoire est liée à celle des chevaux : les Amis du Grandvaux la racontent, les Cavaliers les aident à la faire revivre et je les en remercie.

Si vous les avez vus au détour d'un chemin ou sur une place de village, vous aurez remarqué notre fidèle cinéaste et sa petite famille de photographes en VTT.

Aujourd'hui, Roger a réalisé un montage de cette formidable aventure humaine. Nous pensons le projeter à la Chaux du Dombief et à Saint Laurent prochainement pour ceux que cela intéresse. (réalisé à la salle des fêtes de Saint Laurent le 16 mai 2007)



Projection de quelques images du prologue

➤ **Bilan moral :**

Pendant 30 ans, l'association s'est efforcée de garder tout ce qui pouvait constituer le patrimoine du Grandvaux.

Après le succès de Patrimoine singulier et du site internet, les rouliers ont encore fait connaître le Grandvaux.

Peut-être fallait-il tout cela à la fois pour éveiller la sensibilité de nos élus sur les questions de patrimoine ? Toujours est-il qu'il semblerait que le vœu des fondateurs de l'association soit sur le point d'aboutir.

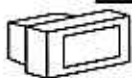
Intervention de Liliane Grandmaître sur l'avenir de la maison Louise Mignot et présentation de la fondation du patrimoine. (voir page suivante)

Le conservatoire des coutumes et des traditions déjà souhaité en 1989 va peut-être enfin voir le jour chez Louise Mignot. Dommage que beaucoup d'entre eux ne soient plus là pour entendre cette bonne nouvelle. Mais aujourd'hui, une nouvelle génération de jeunes retraités plein d'entrain est prête à reprendre le flambeau. L'association déborde d'activités et de projets. Leurs efforts n'auront donc pas été vains. Mais nous avons besoin de davantage de forces vives. Nos nouvelles recrues, bien que très efficaces sont très sollicitées par ailleurs et manquent parfois de disponibilité. Il nous faudrait plus de membres actifs. Alors, avis aux amateurs.[...] »

➤ **Bilan financier :**

Il est présenté par la trésorière, Françoise Alixant et approuvé à l'unanimité.

➤ **Elections :**



Pendant le dépouillement, Bernard Leroy présente les dernières nouveautés du site internet.

Les quatre membres sortants sont réélus à savoir : Bernard Blondeau, France Cretin-Maitenaz, Ginette Guy et Maryse Hugon.

➤ **Composition du nouveau conseil d'administration :**

Présidente : Fabienne Lacroix, Vices-présidentes : Liliane Grandmaître et Chantal Bouvet-dit-Maréchal, Secrétaire : Michel Colin, Trésorière : Françoise Alixant, Autres membres : Claude Banderier, Bernard Blondeau, Marie-Jo Blondeau-Coulet, France Cretin-Maitenaz, Ginette Guy, Maryse Hugon, Rémi Piard.

ENTRE NOUS... LES AMIS

Nos années cours complémentaire à Saint Laurent

J'ai beaucoup apprécié l'article de Dédée Gaillard (*Lien n° 62*), ma conscrite, car je suis moi aussi une ancienne pensionnaire de « la Louise ». Je l'ai revue monter nous tancer le soir quand nous étions un peu bruyantes, sa blouse noire passée sur sa chemise de nuit et son maigre chignon remplacé par une espèce de natte. Mais je me suis souvenue avec émotion de l'ambiance familiale qui régnait chez Madame Chambard et de sa gentillesse. Certes, le confort était spartiate, mais nous ne nous plaignions pas.

Puis nous avons étreigné l'internat du nouveau collège : chauffage central, sanitaires modernes... etc... Les élèves étaient chargés de l'entretien des locaux sous l'œil vigilant de Monsieur Monneret. Le sol du dortoir, séparé en box, était recouvert d'un lino marron que nous lavions et cirions avec énergie (nos parents fournissaient la cire !) il y avait une véritable compétition entre nous pour avoir le box le plus brillant !

Pauvres petits collégiens actuels qui sont « obligés » de respecter, tant soi peu, la propreté de locaux entretenus par du personnel de service !

Maryse Provensal née Vuillomet de Prénovel

LA MAISON LOUISE MIGNOT



Depuis 1989, notre association manifeste son intérêt pour cette ferme authentique du Grandvaux, témoin de notre patrimoine agricole local. Elle souhaite la faire revivre (soirées à thèmes, projections et tournage des films, témoignages de savoir-faire disparus, expositions d'objets anciens, circuits patrimoine) et être un lieu de rencontre avec les scolaires, les anciens, les touristes.

Le 2 Avril 2007, après une nouvelle demande adressée à la Communauté de communes « la Grandvallière » qui est propriétaire de la maison, celle-ci décide dans un premier temps d'en refaire la toiture et de signer une convention de souscription avec la Fondation du Patrimoine.

Amis du Grandvaux et habitants des communes de la « Grandvallière », nous sommes tous vivement concernés par cette opération de mécénat populaire qui va permettre à chacun de nous de s'impliquer dans le projet. En fonction de vos possibilités, quelle que soit votre contribution, votre participation sera précieuse et montrera votre intérêt pour cette maison et le patrimoine grandvallier.

Plus le montant récolté et plus le nombre de souscripteurs seront importants, plus nous serons proches de l'aboutissement de ce projet.

Des bons de souscription sont disponibles dans de nombreux commerces locaux.

Nous comptons sur vous.

Liliane Grandmaitre

La vie quotidienne des femmes au temps de la Renaissance, l'exemple du Grandvaux



Il y a quatre cents ans, on l'a oublié, notre région était entre les mains d'une femme. Charles Quint étant encore très jeune, le gouvernement de la Franche-Comté fut confié à sa tante Marguerite d'Autriche (1506-1530). Deux autres femmes lui succédèrent : Marie de Hongrie (1530-1558), sœur de Charles Quint, puis Isabelle (1598-1633), sa petite-fille.

A cette époque, considérée à tort ou à raison comme le siècle d'Or de la Franche-Comté, la vie quotidienne des femmes ordinaires était-elle aussi dorée que celle de leur souveraine ?

En réalité, beaucoup parmi elles connaissaient une existence brève et pénible. Epuisées par de multiples maternités, jusqu'à dix ou quinze, les femmes portaient le deuil de leurs enfants, très souvent décédés en bas âge, tout en étant accablées par un travail quotidien difficile, comparable à celui des hommes mais deux fois moins rémunéré.

Les traces archivistiques concernant les filles et les femmes du Grandvaux sont rares. Les registres de baptêmes indiquent qu'elles se prénommaient le plus souvent Jeanne ou Jeannette, Claude ou Claudine, Marguerite, Anne, Perenette ou Pierrette, Adrienne, parfois Ursule, Jaqueme ou même Gasparine. Les petites filles allaient parfois à l'école, dans des établissements tenus par les Ursulines (ainsi à Salins, Poligny, Arbois, etc.) mais elles ne suivaient pas d'études à l'Université de Dole. Par là même, elles se trouvaient exclues du monde de l'écrit et des responsabilités administratives. Cela n'empêchait pas les femmes seigneurs, souvent des veuves prenant la succession de leur mari, d'être nombreuses à cette époque, telle la Dame de l'Aigle.

Une minorité de jeunes filles entraient au couvent et devenait religieuse ; cependant les établissements féminins de Château-Chalon, de Poligny ou de Migette n'étaient accessibles qu'aux membres de la haute noblesse. Les plus pauvres des femmes gagnaient leur vie comme domestiques de ferme, servantes ou chambrières. Toutes les autres, l'immense majorité, se mariaient. Elles s'occupaient alors de la maison et du jardin, du ménage, de la cuisine. Leur incombait la charge des enfants, du mari et parfois celle des grands-parents s'ils vivaient encore.



Une femme sur deux, au moins, était une paysanne. Ainsi, il est fait mention dans les archives de Marie Compté qui à Valempoulières en 1577 élevait deux juments, deux bœufs, deux vaches et deux brebis. Elle s'occupait du poulailler, du jardin potager, de la traite des vaches et des chèvres, de la confection du beurre et du fromage, de la corvée de bois ou encore de la tonte des moutons. A la campagne, les femmes comme Marie Compté participaient aux grands travaux agraires : la fenaison et la moisson, et parfois le sarclage des jardins et des champs. Plus loin d'ici, vers Lons-le-Saunier, Poligny, Arbois et Besançon, les femmes et les filles faisaient les vendanges, car la viticulture était alors très répandue en Franche-Comté.

En ville, certaines femmes étaient marchandes, parfois bouchères ou tripières. Il se trouvait aussi des ouvrières, tout particulièrement à Salins où elles pouvaient occuper des postes de responsabilité et devenir de véritables contremaîtres, dirigeant la fabrication des pains de sel. Elles se succédaient alors de mère en fille ou de tante en nièce dans cette fonction difficile sinon épuisante. Pourtant quelques-unes, telle Clauda Amadry, ont vécu jusqu'à plus de 80 ans, ayant travaillé plus de 60 ans autour des chaudières !

Des femmes et surtout des filles travaillaient sur les chantiers des fortifications urbaines, à Dole, Gray, Salins et Besançon. Manœuvres, elles aidaient les maçons en confectionnant le ciment et la chaux et en transportant des produits lourds, tels le sable et les pierres. Les archives montrent qu'elles étaient également employées par des couvreurs et des menuisiers.

Devenue veuve, la femme était promue « chef de feu » mais elle n'avait plus guère de ressources. Les veuves étaient alors réduites à accepter le moindre travail rémunéré, comme ces quatre femmes payées pour « jeter le fumier et nettoyer l'étable des moutons de la grange » à Vers-en-Montagne.



Certaines femmes étaient animées d'une foi fervente et n'hésitaient pas à partir pour de lointains pèlerinages. C'est le cas par exemple de Jeanne Bonnet, une pauvre femme âgée de 78 ans, qui fit à pied le voyage de Salins à Montaigu près de Bruxelles, parcourant plus de cinq cents kilomètres. Au retour, munie d'un morceau du précieux chêne de Notre-Dame de Montaigu, elle se rendit aussitôt à Saint-Claude pour faire tailler dans cette relique de petites statuettes, placées ensuite dans les églises notamment de Gray, de Mièges et de Montciel.

Les loisirs des femmes étaient rares. Comme les hommes, elles ne disposaient que d'un seul jour de repos par semaine, le dimanche. Il s'y ajoutait les fêtes paroissiales et les veillées organisées dans les maisons, au cours desquelles elles ne restaient pas inactives ; tout en bavardant, elles s'occupaient en effet à coudre et à broder. Ces veillées servaient aussi à nouer des mariages et c'est ainsi que se poursuivait le cycle de la vie...

*Paul Delsalle
Université de Franche-Comté*



BIBLIOTHÈQUE

Derniers ouvrages acquis :

- Les Franc-Comtoises à la Renaissance (Paul Delsalle)
- Boire et manger en Franche-Comté (Paul Delsalle)
- Vivre en Franche-Comté au siècle d'Or XVI^e, XVII^e siècle (J.L. Van de Vivère et P. Delsalle)
- Barbizier (revue du folklore comtois)
- Travaux de la société d'émulation du Jura
- Jurassique...Jura : Métamorphoses d'un paysage. Ce livre nous a été offert par le C.J.P., centre jurassien du patrimoine (cf Lien n° 62 p 20)

A paraître, à l'automne, Auguste :

Le premier tome d'une collection réalisée par le C.P.I.E. (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement) du Haut Jura et le C.P.I.E. du Haut Doubs intitulée « Hommes des montagnes du Jura ». Cette collection essaiera de suivre l'évolution des paysages à travers le temps. La première période étudiée se situe entre 1750 et 1850. Le héros du livre est un roulier qui sillonne le massif jurassien avec ses attelages.

Rappel :

La bibliothèque se tient au premier étage de la mairie de Saint Laurent. Elle est ouverte à tous les adhérents de l'association. Les permanences ont lieu le samedi matin de 10 h à 11 h 30.

Archives :

Des papiers originaux relatifs au roulage, retrouvés dans une toute petite pochette en cuir, nous ont été aimablement communiqués par une de nos adhérentes. Nous la remercions vivement et confirmons notre intérêt pour ce type de documents.

Alors, il s'était dit qu'il faudrait les abandonner sur la route du retour, dans quelque contrée déserte où ils se laisseraient larguer sans trop faire d'histoires.

Il y avait bien les Alpes... mais jamais ils ne voudraient s'installer sur un col ou le long d'un ravin. Alors Césarr, toujours lui, a envoyé des avant-gardes pour rrepérer un endroit où on pourrait persuader les mercenaires de tenir garnison... (*en attendant le retour des légions...*) disait-il !!!

Les émissaires revinrent en disant qu'ils avaient trouvé le lieu *ad hoc*, un plateau avec des tourbières, des sapins, où ne poussaient que des noisetiers et des gentianes, un plateau plein de loups et de corrbiaux, où il faisait si froid en hiver et si longtemps, que lesdits mercenaires ne pourraient survivre ni à la faim ni à cet épouvantable climat !

Aussitôt dit, aussitôt fait...

C'était le Grandvaux. Césarr les y laissa avec de belles paroles (pour ceux qui comprenaient quelque-chose). Il comptait bien qu'ils allaient tous crrever avant le printemps et se faire bouffer par les loups !...

Eh bien, savez vous Madame Sertier, (- vous n'écoutez pas Monsieur Sertier ?) savez-vous ce qui est arrivé ? Eh bien, toute cette rracaille, cette vermine, au lieu de périr comme c'était prévu, et bien, *ils ont fait souche !!... ..* Et voilà le rrésultat !... .. Et elle désigne, d'un doigt accusateur de tribunal d'exception, le petit Marcel, qui attendait patiemment la fin de l'histoire. Il me lance alors un regard navré, et bougonne doucement en haussant les épaules :

« -Tais toi donc, tais toi donc... »

Guy Sertier



NOS PROJETS

2007 sera « l'année de la Louise ». Nous devons tout faire pour convaincre nos élus que cette maison a un véritable intérêt patrimonial, sinon ils la vendront.

Le dernier témoin de l'habitat et de la ferme grandvallièr disparaitrait et avec lui l'espoir des fondateurs de l'association de conserver et de mettre en valeur toute l'histoire du Grandvaux dans un lieu authentique.

Découverte de la maison Louise Mignot
à l'occasion de la fête artisanale de Saint Laurent
le 14 juillet

Tournage d'un film sur les foins à l'ancienne
Tournage d'un film sur la vie du roulier en Grandvaux

Battage à la Ferté
le 2 septembre

Cet hiver, nous rendrons hommage à Noël Gaillard au foyer logement. Un après-midi à partager entre amis autour d'extraits de films, d'enregistrements, de photos, d'objets et d'écrits...

Info :

Une exposition-vente aura lieu chez l'une de nos adhérentes,
du dimanche 29 juillet au dimanche 5 août de 10 h à 18 h.

Artisanat, librairie et brocante, à découvrir dans la **grange du n°20 du hameau des Chauvins.**

SOIRÉE ROULIERS

Des chevaux plein la tête... aurait dit une Dame de lettres, voisine.

Amis et Cavaliers, tous du Grandvaux, avaient tenté de réunir les gens leur ayant manifesté de la sympathie lors de leur périple sur la route de Levier. Un petit mâchon histoire de se retrouver une soirée en évoquant rires et ampoules aux pieds. Bien leur en a pris, les tables préparées chez « la Joséphine » ne sont pas restées vacantes.

Nous remercions les personnes influentes qui ont bien voulu honorer la soirée par leur présence, les sponsors, Messieurs les Maires et responsables d'associations, ainsi que la première Dame du Voisinal de Joux.

Un premier film nous mettait dans l'ambiance de cette concentration avec les jeux du stade, les courses de chevaux attelés ou pas, l'exploit du labour homologué, et enfin les « nôtres » avec leurs voitures bleues, des marcheurs clopinant, d'autres fatigués, le bruit des sabots et des grelottières le long du trajet... mais pas un seul coup de fouet n'a osé s'opposer à l'enchantement... et pourtant, le « Perpignan » était bien visible au col des blouses bleues, à l'abri du grand chapeau.

Roger, l'homme qui fait parler les chevaux, nous rapportait les réflexions chevalines de ces acteurs inhabituels sur le comportement des meneurs (on les nommait aussi voituriers, transporteurs, rouliers) et sur l'air du temps.

Le président du Lions'club nous remettait un chèque d'encouragement. Nous remercions vivement ses adhérents pour leur gratitude. Nous renouvelons également nos remerciements aux communes qui veulent bien nous accorder leur soutien par leurs subventions. Nous espérons en retour, ne pas les décevoir dans nos activités.

Soupe aux bôlons appréciée diversement. Certains déjà « avertis » se sont régalez, les « goûteurs » ont reniflé du bout des lèvres, mais dans l'ensemble : une première et une réussite.

Pas de discours, alors la choucroute au Marcel est bien passée. Le discours, c'est un truc qui endort les gens ou leur crispe l'estomac s'ils ne sont pas d'accord et de toute façon, finalement, l'effet est le même sur le casse-croûte. Là, tout s'est bien passé.

Fromage et fruits (pas... ou... comme au resto) mais une soirée pas trop arrosée... ça manquait un peu... pas comme le temps, à ne pas mettre un cheval dehors sans le couvrir.

Peu de flashes ont illuminé cette soirée, chacun était très occupé : servir... déguster... scruter l'écran pour ne rien manquer des péripéties du voyage... alors le souvenir, c'est dans la tête, comme les sapins et les chevaux.

Michel Colin



1^{er} MAI : VISITE DU BAS DE MOREZ

Pour cette sortie, rendez-vous était donné au bas de la vieille route, devant la Croix Blanche (*c'est un ancien relais de diligences*).

Deux guides allaient nous conduire : Roland Carminati et Christophe Zanardi.

◆ **Bref historique de Morez :**

C'est au début du XVI^e siècle que commence réellement l'histoire de Morez. Il faut noter que les premières industries de Morez, contrairement à ce que l'on dit couramment, ne furent pas des forges, des clouteries (milieu du XVI^e siècle), des aciéries. Étaient déjà en place de nombreux moulins à grain, des battoirs à chanvre, des foulons (*le foulon : une grosse pierre pour fouler les draps, les étoffes*) des tanneries (1725).

Les premières « usines » de la combe noire se situeraient vers 1446. Un nommé Bailly y louerait un moulin sur la Bienne, puis, en 1496, un décours d'eau est établi sur l'Evalude au profit de Richard Gros de La Mouille. En 1531 un parchemin fait état de deux moulins existant avant cette date sur la Bienne. Le forgeron Etienne Morel se fixa dans la combe en 1565. Dès 1578 on parle des habitants de Morel ou demeurant à Morel, en Morel, Morel sous Morbier. Peu à peu on écrit Moré, Morès, Morey et Morez. Morez en montagne en 1778.

Par la suite, les premiers habitants venaient en partie de Bellefontaine. Ils empruntaient le « chemin du Jura » qui débouche sur la route de Morbier au dessus de l'ancienne route (*certainement le grand chemin à chariots dont on parle au début du XVIII^e siècle de Morez à Pontarlier en passant par Bellefontaine*).

Morez était un hameau de la communauté de La Mouille. Le bas de Morez délimité par la rive droite de l'Evalude et celle de la Bienne appartenait à la communauté de Morbier en 1593 et faisait partie du diocèse de Besançon jusqu'en 1742, date de l'érection d'un évêché à Saint Claude.

Par un décret impérial signé par Napoléon le 18 juillet 1809 à Schoenbrunn en Autriche, Morez le Bas est rattaché à Morez.

Le bas de Morez, comme on dit en ville, se situe environ depuis le pont Bénier. Mais le « vrai » bas pour les puristes est quand même « la place de la Sama » (*place de la Samaritaine devenue place Jules Girod*) et le quartier des Essarts.

◆ **Descriptif de la balade :**

Le lieu de rendez-vous se trouvait donc au pied de l'ancienne route, dans le quartier des Essarts, rue Voltaire appelée aussi « la cour du roi » (*nom d'un nommé Girod Roy qui y aurait demeuré au XVIII^e siècle*).

En dominance, le viaduc. Il est l'œuvre de l'ingénieur Séjourne : longueur 180 m, hauteur au dessus de la Bienne 38 m.

On trouve ici « La Croix blanche » (*délestée pour un temps de son effigie pour cause de travaux de façade*). Il y avait des jardins en face, en contrebas du pont, où il est arrivé de trouver de la monnaie ancienne en bêchant, il y a seulement une soixantaine d'années. Sur cette petite place se trouvait également une fontaine publique (1850) et un lavoir couvert disparus. De l'autre côté, au bas du chemin des Essarts se faisait une foire aux bestiaux. Quand j'étais jeune, j'ai encore vu des anneaux qui devaient servir à attacher les bêtes, (*il en reste un*) contre le mur de soutènement du château Jobez (*qui date de 1816*).

Le chemin des Essarts, qui n'est plus praticable, était le seul sentier qui rejoignait Morbier à Morez au début du XVI^e siècle.

Plus loin, se trouve l'ancienne route de Saint Claude (*chemin de la Laitiat, route de la Cantine*) une merveille de balades, parallèle à la rue des Essarts (*chemin des Gruet, chemin du moulin d'en bas*). Il y avait des jardins à la place des bâtiments de l'usine de traitement de surfaces le long de l'Evalude et un lavoir couvert avant chez le « Tchoum » (*pour les anciens*).



Sortons du quartier des Essarts par le pont. Il date de 1766. C'est le premier pont sur l'Evalude pour la route royale de Lons vers la Suisse. A sa place était « *la planche sur l'Evalude* » dont on n'a aucune description, c'était le passage à gué, certainement un pont rustique.

A la sortie du pont, il y avait l'octroi établi en 1807 (*maison Maruzzi*). Je me souviens avoir vu, apposée contre la façade, une plaque émaillée portant l'inscription « la mendicité est interdite dans le haut Jura... arrêté préfectoral... etc »

On peut citer, en passant, l'emplacement du café de Lyon (*une antique maison*) devenu parking. Pourquoi le café de Lyon ? Ce café aurait été la propriété d'un certain Édouard Lyon fin des années 1800. Il devint ensuite le « café des pompiers » début 1900 (*il y avait un jeu de quilles en contrebas, dont l'emplacement resta longtemps*). Il reprit son nom d'origine avec divers propriétaires dont le dernier en date était le bien connu « Monmon Brulé ».

A la place de l'usine Finasse se trouvaient des jardins jusqu'à la rue Gambetta (*rue de l'Affaitieux, la Gambette pour les Moréziens*).

De l'autre côté de la rue, un peu plus loin, on voit encore en façade, l'enseigne de la maison Antonin Arnal « Au sans rival » enseigne conservée par le temps.

Le circuit prévu passait par le « pont du Suma », pont des Teppes, mais un peu plus haut, au passage du pont Bénier (1856, *planche Emmanuel Girod*), le bâtiment de l'ancienne fonderie Cladi est toujours debout.

- L'emplacement de la scierie Scherrer (*où se trouve maintenant Bricomarché*) est devenu rue Pierre Morel (*rue des Moulins, ancien emplacement du « moulin de Bailly de Morbier », rue des Teppes*). L'arriero prenait avant la chute d'eau du pont Bénier et passait sous la forge précitée.

- Passage en voûte sous une maison, rue Pierre Morel ainsi qu'une deuxième voûte au premier étage contre le bois, pourquoi ? « j'sais pas » mais c'est à voir, c'est curieux.

- De l'autre côté de la Bienne, il y avait la SITAR (*bobinage électrique*). La grande cheminée est restée longtemps avant de laisser la place aux ateliers municipaux.

- Le chemin « sur la Garde » (*l'ancienne route de La Mouille*) : origine du nom ? suite à certaines fortifications (1636/39) dont il reste quelques vestiges de construction.

- La scierie Bouvant Charnal, à la place de l'usine Reverchon et Clément frères métallurgie annexe de la tirerie, rue des Forges (*chemin de la tirerie*).

- L'abattoir (réception provisoire 1938, définitive 1943) fut construit sur l'emplacement des usines, scieries et habitations de la tirerie.¹

En suivant un chemin surélevé longeant la Bienne, on repère grâce à nos guides, une espèce d'allégorie inscrite au sol et difficile à voir : le mariage de l'eau avec la nature.

On arrive alors au Trou Bleu, une résurgence du lac de Bellefontaine, curiosité de couleur sur ce cours d'eau. Autre curiosité du site, inspirée du Passe Muraille de Marcel Aymé..., une demi statue de cheval collée à la roche et débordant un arbre.

La Doye Gabet, une annexe de la tirerie en 1808, porte le nom d'un nommé Gabet qui s'y est noyé. On peut voir encore les restes du barrage et du décours d'eau qui alimentait la roue ainsi que quelques pans de murs de l'usine.

Au retour on passe le pont de l'Affaitieux construit par les Girod (*pont de la Samaritaine signalé en 1649*) qui créa de nombreuses discordes avec La Mouille à cause de son entretien en 1665. Il fut réparé en l'an 4, car il s'écroulait de vétusté (*l'origine du nom : dans cet endroit escarpé les eaux de pluie entraînaient pierres, graviers et immondices de chaque côté de la rivière. Le tout était balayé par les crues. En patois balayer se dit affaity et de là affaitieux pour situer l'endroit*).

- La place Jules Girod (*place de la Samaritaine*) : sa fontaine centrale d'origine a été changée, c'est dommage. L'école maternelle inaugurée en 1901 est devenue « hôpital de jour pour enfants »



¹ En 1614, Pierre Jeanguillaume dit Bolard, loue un arriero et installe un martinet et une clouterie. En 1706 J.B. Dolard établit une fabrique de faux et faucilles qu'il convertit en tréfilerie en 1726, d'où vient le nom de tirerie qu'on a donné au lieu où s'élevait son usine.

(les Moréziens l'ont appelée longtemps la chapelle, parce que construite à la place de la chapelle des frères de Marie démolie en 1900). Une pierre frontale a été sauvée, elle est encore visible au 4 rue Jules Ferry.



Retour rue des Essarts et une petite marche vers la station d'épuration à l'emplacement de la scierie Bouvet (du Tonton Bouvet²) (*le moulin d'en bas*). Il reste encore le long du chemin des ferrures solidement ancrées au dessus du vide où les grumes de la scierie étaient stockées.

Comme il se doit, un petit mâchon clôturait cette journée dans une ambiance associative amicale.

Sources : Rousset, M. Jenoudet et l'aimable collaboration de nos deux guides.
Michel Colin

LA LIGNE DE DÉMARCATIION... un passage

André était morézien, fils d'une vieille famille « du bas » comme on dit au pays. Il travaillait comme mécanicien à Morez, mais habitait Morbier, descendait les Essarts tous les jours pour se rendre à son travail. Ce devait être en 1942. Son appartement était sur la grande place. Elle ne ressemblait pas à celle d'aujourd'hui. J'étais petit, elle me paraissait plus grande, mais elle était sans appareils. Les Allemands étaient au rapport tous les matins, alignés sur plusieurs rangs. C'était l'appel d'un « aboiement guttural » puis la revue. Très soignés ces messieurs : bottes en cuir noir et ceinturon astiqués, tenue impeccable. Quelques officiers assistaient sur leurs chevaux, droits comme des poteaux d'exécution, casquette conquérante. Après quelques alignements à gauche, à droite, et maniements d'armes très démonstratifs (*il fallait impressionner*) tout ce monde repartait en direction du campement au pas cadencé en chantant ce haïli... haïlo... que les anciens n'ont jamais oublié. Sur la place, il restait encore quelques chevaux, de la paille vers des voitures un peu comme celles des rouliers (*les modèles ne changeaient pas aussi souvent que les autos de nos jours*).

André ne s'était jamais soumis aux règles de ces « envahisseurs » et après quelques temps, il avait été remarqué par certaines gens bien intentionnés et attentionnés auprès des « gris » (*on les appelait aussi les doryphores parce qu'ils mangeaient nos patates*). Ces Français à deux faces ne manquaient pas sur les lieux. Ils jouissaient pensaient-ils d'un certain prestige et paraient avec arrogance, certains en promenant leurs chiens bergers allemands. Enfin, André avait été plusieurs fois convoqué à la mairie pour expliquer aux Allemands certaines attitudes ou démarches désignées comme équivoques.

Il a donc fallu un jour prendre une décision et passer la ligne pour éviter des ennuis.

Le contrôle se trouvait au pont du Saillard, sur la petite route en bas des Buclets. Une barrière à la sortie du virage, après le pont, direction Tancua, flanquée d'une guérite et d'une cabane un peu plus grande servant d'abri chauffé et de « bureau ».

Un soir donc, André, sans autre ménagement, annonçait à sa famille qu'il fallait partir, passer et ne plus revenir. Les deux enfants très jeunes 8 ans et 7 ans, stupéfaits et choqués, écoutaient des recommandations qui peut-être aussi ressemblaient quelque part à un adieu. Imaginez la scène pour ces gosses : il faut partir... laisser l'école... les copains... les quiètes habitudes du foyer... partir et ne plus revoir personne. Ils écoutaient ces conseils sans vraiment comprendre pourquoi : ne pas faire le moindre bruit à cause du chien qui est peut-être là... marcher accroupi ou à quatre pattes pour ne pas être repéré... ne pas dire un mot quoiqu'il arrive...

- Et après papa que va-t-il se passer?... et si ça ne marche pas... si nous sommes pris, que vont ils nous faire?... pourquoi faut il se sauver comme des bandits?... l'angoisse est là dans ces têtes de gamins où les questions s'emmêlent sans même attendre de réponse.

- Toi, tu partiras avec ta « tante Gil » et ta sœur avec maman.



² Gaston Bouvet était un frère de Denise Piard et de Claude Bouvet (qui habite Les Faivres). C'était le papa de Françoise Crouzet et de Jean-Louis Bouvet.

- Quand vais-je les revoir ?... déjà la peur aux tripes à cet âge, une peur qui marque à jamais une vie qui débute et se trouve d'un seul coup propulsée dans le monde des grands... C'est peut-être déjà là, dans ces moments pénibles, qu'on commence à grandir, à passer de bonne heure la barre des histoires d'adultes, sans bien comprendre pourquoi, en abordant verbalement les prémices d'horreurs futures insoupçonnées, car élevés dans la quiétude d'un foyer avec l'innocence de l'âge.

- Il faut partir tout de suite, un ami est passé tout à l'heure pour reconnaître, il n'y a pas le chien à la barrière, il doit être en patrouille plus loin... il faut passer le plus près possible du poste... pas de sac... n'emportez rien pour être libre de tous mouvements...

La peur est plus grande encore... le chien !!... on n'y avait pas trop fait attention.

Le sentier à peine tracé est caillouteux, il faut marcher en bordure dans l'herbe pour ne pas faire de bruit. La tombée de nuit fait plus peur avec toute cette histoire. « Tante Gil » serre bien ma main pour me rassurer... on s'accroupit entre chaque genévrier en contournant le pont, bien au dessus, après avoir passé le bief... on arrive en surplomb de la guérite... il faut attendre cachés, sans bruit, qu'André arrive au poste présenter son « Ausweis » et discuter avec le planton pour créer une diversion.

Le voilà... l'Allemand sort de sa cabane... tend la main pour prendre le papier... sans le comprendre, on entend André parler fort... peut-être plaisanter... rire... (*il en avait certainement pris préalablement l'habitude*) c'est le moment, il faut y aller... la trouille grandit, les jambes flageolent mais il faut avancer, changer de genévrier... un... plus un autre... puis un yâ - yâ presque joyeux qui nous détend un peu sans pour autant nous mettre à l'aise... un autre buisson... plus un autre encore... le cœur bat fort... enfin, la chance, pas un caillou n'a roulé dans la pente...

- Est-ce qu'on est passés « tante Gil » ?...

- Doucement... tais toi et viens... fais attention...

Maintenant on peut marcher plus à l'aise et aller attendre André plus loin à l'endroit prévu.

La guérite s'éloigne... on soupire... on respire... le cœur bat moins fort... mais l'angoisse revient... maman... ma sœur... elles vont suivre... avec un ami...

Le même scénario devait se passer à peine plus tard pour elles, profitant de l'heure qui semblait propice... mais le chien que l'on croyait absent est sorti de la cabane avec le gardien allemand : « trouille bleue »... jambes molles... sucurs froides... il a fallu s'aplatir, ramper... sous la peur la petite culotte de la gamine s'est inondée, sa jupe s'est souillée de terre, mais il fallait avancer... continuer en serrant les dents... passer... (*souvenir de petite fille encore bien net...*).

Quel bonheur de se retrouver de l'autre côté en « zone libre » comme on le disait à cette époque!

L'ami passeur habitait une maison garde barrière (ou garde voie) à Tancua, au dessus de l'ancienne décharge de Morez, sur la petite route de Lézat. Nous avons tous dormi là et sommes restés cachés quelques jours, le temps qu'André nous rejoigne pour partir à pied, par le bois, vers la ferme des grands parents à Villars sur Biemme.

André a disparu de Morbier quelques jours plus tard après avoir réglé succinctement et discrètement la situation auprès d'autorités françaises sûres. Il a continué bien ailleurs, dans le bas Jura ses activités nocturnes pendant encore 2 ans et a fini ses jours en 1944... sous mitraillette, bottes et ceinturon cirés. Il est parti après quelques souffrances, d'une façon sauvage, comme malheureusement d'autres à cette période trouble. Peut-être avec la dernière vision de cette casquette conquérante qu'arboraient les officiers : visière basse sur les yeux, haut relevé comme un défi... peut-être aussi... au dernier moment... la vision floue d'une croix dont il vaut mieux ne pas se souvenir du nom.

C'est un épisode vécu de la ligne de démarcation. Un passage parmi tant d'autres et certainement un peu plus chanceux. Un passage qui pour certains a été l'ultime tentative d'échapper aux repréailles, mais qui s'est arrêté là.

La disparition précoce de mon papa dans de telles conditions (*il avait 33 ans, j'étais très jeune*) m'a marqué depuis l'enfance... « avec le temps... avec le temps va tout s'en va... chantait Léo Ferré », mais il est des périodes dans une vie qui s'accrochent à vous, restent ancrées, sont indélébiles, et la douche au matin de chaque jour ne les délave pas... même avec le temps...

Chacun pensait, après cette guerre, ne plus revoir une ligne, même imaginaire, couper un pays en deux... et pourtant...

Michel Colin

PAYSANS JURASSIENS (Suite)

Après sa première crise cardiaque, au début de 1933, Raymond notre père, reprenait ses travaux et retrouvait son optimisme.

Je le revois vaguement en bras de chemise, pantalon de courtil bleu, sa ceinture de flanelle enroulée autour de la taille. Nous aimions le regard bienveillant de ses yeux bleus.

Yvonne, notre mère, retrouvait son sourire des bons jours. De nouveau, nous les entendions fredonner en travaillant les chansons apprises dans leurs villages du Haut Jura : *Valentine, Notre Paris, Ramona*

Après la naissance d'une deuxième petite sœur, nous reprenions avec la maman les berceuses qu'elle avait chantées pour nous : *Ferme tes jolis yeux, Fais dodo Colas*... Yvonne portait de jolies blouses aux tons pastel, protégées par un tablier à bavette taillé dans le dos « encore tout bon » de la blouse précédente usagée. Se redonnant rapidement un coup de peigne, puis fixant les mèches rebelles avec deux « pincés guiches » devant la petite glace accrochée à l'espagnolette de la fenêtre. C'est là que Raymond se rasait, nous l'observions pour voir s'il allait se faire une petite coupure avec son grand couteau rasoir.

A cette époque, dans notre milieu, l'affection n'était pas démonstrative, mais pourtant bien perçue dans les attentions, le ton de la voix. Nous sentions malgré les non-dits le plein accord de nos parents.

L'été 1933 fut encore normal pour nous les gamins, râtaux, fourches et sarcloirs rendaient nos mains calleuses. Nous ne risquions pas d'avoir « un poil dans la main » comme les paresseux.

Notre voiture à quatre roues n'était pas une simple charrette. Elle était notre roulotte, notre camionnette, jamais en panne. Était-ce le bruit des sabots de Julia dans les brancards ? Celui des roues cerclées de fer ou des ridelles ? Selon les chemins de terre ou la route blanche, tous les sons s'harmonisaient entre eux, cette « musique » ne s'oublie pas. Le soir, grimpés sur le chargement, le parfum du foin ou des gerbes truffé des fleurs de la prairie nous saoulait autant que la fatigue. Si petit Paul s'endormait, on le glissait vers la presse de serrage du milieu.

Revers de série : quand commençait à pointer le résultat de nos efforts collectifs, nous avons subi une mauvaise période. Raymond ayant trop longtemps traité son mal par le mépris était contraint parfois de s'allonger. En ce printemps 1934, les travaux n'avançaient pas à son gré. Des moutons avaient péri ainsi qu'une jeune vache docile « la Jeannette », on l'aimait bien.

Fernand, un ami, offrait son aide : « c'est normal, Raymond, tu m'as bien rendu service quand j'ai perdu mon cheval ». De braves gens venus de Vescles sont arrivés en renfort dans l'été. En cas de coup dur, les agriculteurs ne pouvaient compter que sur l'entraide. Yvonne, notre mère, surchargée de travail et de soucis devenait plus nerveuse et plus exigeante avec nous. Avec le recul, on se demande comment elle pouvait faire face à autant de tâches malgré son apparence frêle. Un poème de Paul Faure chanté par Brassens l'évoque bien : « Petit ch'val dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage... ».

Nos familles trop éloignées ne pouvaient pas intervenir, avaient-ils tous été avertis ?

A l'automne Yvonne s'inquiétait sérieusement :

- on ne pourra pas continuer comme ça !

- oui, c'est trop grand, va falloir déménager... admettait Raymond.

Ainsi s'assombrissait l'heureux temps de notre enfance avec celui de nos parents à la Colombe. Ce n'était pas « le bon vieux temps » a-t-il jamais existé en dehors des bons souvenirs ?

Maintenant le manque de travail fait oublier qu'autrefois nous avons trop de travail pénible, rarement de loisirs. Dans nos campagnes ce n'était pas toujours la symphonie pastorale.

Germaine Perçiot-Lizon



Après le récit de Madame Perciot, j'ai voulu connaître La Colombe (*photo prise en juin*). En pleine nature, un cadre splendide, qui m'a fait rêver : les foins seront bientôt murs, j'ai cru voir œuvrer ces braves paysans dans leur fenaison. La route qui passe à proximité est goudronnée, mais orties et coquelicots devaient accompagner le chemin blanc de l'époque sur lequel je n'ai pu m'empêcher « d'entendre » crisser les roues de la voiture à cheval... ..

Michel Colin

RUE DE LA BOÎTE, ANNÉES CINQUANTE

La rue de la Boîte était, dans les années de l'Après-guerre, un village dans la ville. Cette petite voie, tout au plus longue d'une centaine de mètres, située exactement au centre de Saint-Laurent, connaissait une vie intense animée par les commerces qui y étaient installés par la vingtaine d'enfants d'âge scolaire qui l'habitaient.

Sans passéisme mais par curiosité, je vous propose de revenir sur ce qu'était la rue de la Boîte dans les années cinquante. Nous la regarderons vivre en parlant des maisons, des familles de l'époque, de leurs activités et des relations de voisinage.

Pour commencer, évoquons les vicissitudes qui ont précédé l'adoption du nom actuel de la rue.

La maison dans laquelle l'ancienne boîte « au lettre » est encadrée a appartenu à ma famille entre 1953 et 2003. Dans les années 50, presque tous les Grandvalliers savaient où se trouvait la rue de la Boîte bien qu'aucune plaque de rue ne l'indiquât (Seule la rue Aristide-Briand bénéficiait d'une plaque, à cette époque). Puis, au début des années 60, la municipalité, sans doute pressée par l'administration des postes, décida de baptiser les rues du bourg et comme la mémoire collective avait perdu l'origine de son nom que certains jugeaient un peu bizarre, voire ridicule, la rue de la Boîte devint rue Delézay, honorant ainsi le souvenir du dernier prévôt du Grandvaux, ce qui améliorait nettement son statut.



Puis, en 1963, mes parents décidèrent de faire ravaler la façade de la maison et là, surprise, sous l'ancien crépi, apparut la fameuse boîte « au lettre ». Devenue curiosité locale, elle fut bien entendu conservée et mise en valeur. La municipalité n'eut pas d'autre choix que de changer à nouveau le nom de la rue qui redevint, officiellement, définitivement et avec une plaque normalisée, rue de la Boîte. Par contre, on s'interroge encore sur la période durant laquelle cette boîte a fonctionné. On sait qu'une bonne partie de Saint-Laurent a été détruite par l'incendie de 1867. La boîte subsista sans doute et, lors de la reconstruction, il est vraisemblable qu'un crépi fut posé par-dessus. L'administration des postes disposant alors de mobilier plus moderne, l'antique boîte était devenue inutile.

A l'époque, la rue de la Boîte, bien étroite, était à double sens et, malgré une circulation routière négligeable, elle pouvait constituer à certaines heures un véritable piège. En effet, les cars RDTJ de la ligne Lons - Morez y avaient leur arrêt dans les deux sens ainsi que ceux qui reliaient St-Laurent à Foncine (un jour en passant par Fort-du-Plasne, le lendemain, par le Lac). Ces derniers devaient assurer la correspondance et l'attente était en général indéterminée. Mais il y avait des lustres que le chauffeur - toujours le même - en avait pris son parti. Imaginez, à certaines heures, dans cette petite rue, deux cars à l'arrêt dont un de cinquante places, un ou deux tas de bois en cours de casse, la camionnette du Prosper Cottez, le camion ravitaillant le marchand de primeurs, et vous aurez bien de la peine pour passer avec un vélo. Ce qui ne manquait pas de faire pester Elie Mayet peintre et adjoint au maire, qui ne se déplaçait qu'avec un engin de ce type. Pour corser le tout, le chauffeur du car de Lons n'arrêtait jamais son moteur, ni à Saint-Laurent, ni ailleurs. Il s'agissait, à l'époque, de diesels assez poussifs et particulièrement nauséabonds, ce qui obligeait les habitants à fermer portes et fenêtres durant le gros quart d'heure que durait l'escale. Il fallait en effet décharger les colis (les passagers descendaient tout seul, heureusement), mais il en manquait toujours un, parfois en recharger pour Morez ou Lons suivant le sens, puis boire un coup. Mais comme chez Prosper, s'il y avait bien des tables il n'y a jamais eu de bar, on était bien obligé de s'asseoir pour consommer.

L'hiver, c'était bien autre chose, du moins les hivers enneigés. Le bois avait été monté dans les greniers mais les tas de neige laissaient dans la rue une parcimonieuse voie unique que le car de

Lons occupait entièrement, le petit car de Foncine se trouvant coincé dans la congère. Mais comme il ne partait qu'après, ce n'était pas très grave.

Une fois les cars partis, la voie redevenait libre et la circulation normale pouvait alors reprendre. Je me souviens d'un des rares usagers habituels qui passait matin et soir, suivant un horaire parfois plus régulier que celui des cars. Il s'agissait du père Martin-Gousset, de la Chaumusse, un grand bonhomme par ailleurs menuisier, qui, dans sa deux-chevaux verte apportait le lait des agriculteurs chaumussards jusqu'à la fromagerie de St-Laurent. Il avait retiré les deux banquettes de sa voiture car les bouilles occupaient presque toute la place. Pour conduire, il s'asseyait sur une chaise en bois dont il avait raccourci les pieds.



Comme partout à l'époque, on se chauffait au bois, éventuellement à la sciure. Pour cette dernière, ça allait vite. Le tombereau arrivait de la scierie, versait son chargement devant le larmier de la cave et les gamins disponibles n'avaient qu'à pousser le combustible qui descendait tout seul dans des nuages de poussière. Pour le bois, c'était une autre histoire. Il était livré en cordes. La première opération consistait à le scier en morceaux de 33 centimètres. Pour cela, il fallait attendre la disponibilité d'Aimé Guyon, inventeur, constructeur et unique utilisateur d'une extraordinaire scie automobile. A l'avant, à l'endroit où on trouvait d'habitude un moteur, il avait placé le ruban. Ensuite, c'était l'habitacle avec un toit plat qui couvrait le reste du véhicule, sans vitres sinon un pare-brise, sans portes, mais équipé de deux sièges dont l'un servait à entreposer les sacs de toile de jute qui lui servaient de tablier de travail. Enfin, à l'arrière, était fixé le moteur, un modèle rustique monocylindre à quatre temps qui avait la lourde charge d'entraîner la scie et de déplacer le véhicule.

Les gamins se devaient, quand le sciage tombait un jeudi, de passer le bois. C'était parfois bien lourd et il fallait suivre le rythme régulier et remarquablement efficace du scieur parfaitement entraîné. Puis, le tas de bois réduit en morceaux, il repartait, sans jamais arrêter son moteur, vers un nouveau chantier. Le démarrage était une séquence attendue car spectaculaire : Le moteur, toujours en marche, entraînait, soit la scie, soit les roues du véhicule, il fallait donc déplacer latéralement, d'une poulie à l'autre, la large courroie plate qui courrait sur le côté. Il n'y avait pas d'autre embrayage. L'opération se déroulait dans un couinement sinistre tandis que le moteur faiblissait, puis repartait, imperturbable. Pourtant je ne me souviens pas l'avoir vu caller. Puis on pouvait passer à l'opération suivante qui durait des jours et des jours dans le cognement des haches.

Bernard Leroy



La suite de cet article décrit chaque maison de la rue de la boîte. Nous vous la présenterons dans un prochain Lien.

NOS CANTONNIERS

C'est au cours de la seconde moitié du dix-huitième siècle que les premiers cantonniers font leur apparition. Ces agents sont chargés des travaux d'entretien et de l'amélioration des routes et chemins dépendants.

Ces corvées d'entretien étant jugées inadaptées (d'après une ordonnance de 1738), c'est sous l'impulsion de Napoléon en 1816 que les cantonniers deviennent des agents de l'administration.

Ce sont des ouvriers qui travaillent pour le compte d'un entrepreneur qui procède à la maintenance ou à l'amélioration du réseau routier et des chemins. Ils travaillent sur un canton avec des portions de route de l'ordre de 7 à 8 km.

Dès 1882 les candidats sont soumis à certaines conditions d'admission :

- il faut être âgé de moins de 50 ans,
- avoir satisfait à certaines lois générales sur le recrutement,
- n'être atteint d'aucune maladie susceptible de nuire à un travail journalier assidu,
- avoir déjà œuvré dans des ateliers du type construction ou réparation de routes donc ne pas être novice,
- être muni d'une reconnaissance de moralité, authentifiée par le maire de la commune.

Les postulants sachant lire, écrire et compter auront une préférence.

Les cantonniers en exercice devront porter un signe distinctif : autour de la forme de leur chapeau (on ne précise pas de quel genre de chapeau il s'agit) ils porteront une bande de cuivre 0,28 m de long et de 0,055 m de large sur laquelle sera écrit la fonction : cantonnier.

Chacun de ces ouvriers sera muni d'un signal ou guidon, soit un jalon de 2 m de long, ferré, divisé en décimètres, sur lequel sera fixée une plaque de tôle de 24 cm sur 16 cm. Chacune des faces de cette « pancarte » sera marquée du numéro du canton en chiffres de 8 cm. Ce signal sera toujours planté à moins de 100 m du lieu où travaillera le cantonnier.

Les horaires de travail seront définis comme suit :

- du 1^{er} avril au 1^{er} octobre depuis 6 heures du matin jusqu'à 6 heures le soir sans désemparer.
- le reste de l'année, ils seront présents du lever jusqu'au coucher du soleil.

Les repas seront pris sur la route aux heures qui seront fixées par les agents - voyers³. La durée totale des repas n'excédera pas deux heures dans les plus longs jours.

Pendant les plus mauvais jours, les pluies, neiges ou autres intempéries ne pourront être un prétexte d'absence. Dans ces cas de mauvais jours, ils devront redoubler de vigilance afin de prévenir toutes dégradations et assurer une viabilité constante de leur réseau. Ils seront autorisés à se faire des abris fixes ou mobiles n'embarassant ni la voie publique ni les propriétés riveraines, mais qui soient néanmoins à la vue du chemin, à moins de 10 m de distance, pour qu'on puisse toujours constater leur présence.

C'est en 1845 que Alfred Piétreumont conducteur des Ponts et Chaussées, se soucie du sort des cantonniers et publie un texte sur l'amélioration de leurs conditions de travail proposant l'établissement de maisons de cantonniers en bordure des routes, réparties à proximité de chaque canton afin de favoriser la qualité des agents recrutés.



³ Agent voyer : ancienne appellation de l'ingénieur du service vicinal.
voyer : fonctionnaire préposé à l'entretien des routes.

Les cantonniers devront en outre porter gratuitement aide et assistance aux voituriers et voyageurs, mais seulement dans le cas d'accident.

Chaque cantonnier devra être pourvu à ses frais : d'une brouette, d'une pelle en fer, d'une pelle en bois, d'un outil dit « tournée » formant pioche d'un côté et pic de l'autre, d'un rabot de fer, d'un rabot de bois, d'un râteau de fer, d'une pince en fer, d'une masse en fer, d'un cordeau de 10 m de longueur.

Certains outils seront fournis par l'administration soit : un anneau de fer de 6 cm de diamètre pour reconnaître si le cassage de la pierre qu'il aura à répandre est fait conformément aux normes prescrites dans le devis.

Source : internet

Michel Colin

CES CANTONNIERS QUI FAISAIENT PARTIE DE NOTRE PAYSAGE

Saint Laurent :	Martin-Gousset Eugène	<i>poil de carotte (chef)</i>
	Jacquet	<i>le lièvre (sous chef)</i>
	Tartavel Adolphe	<i>dodo</i>
	Thomas Roger	<i>la biouste</i>
	Geraudey Céleste	
	Morel Henri	<i>cadot</i>
	Cordier Louis	<i>tintin ridondaine</i>
	Epailly André	<i>le blond</i>
	Bouveret Gérard	<i>cancoillotte</i>
	Ferrez	
Grande Rivière :	Poirieux Roger	
Sur le moulin :	Fongelas	<i>mon oncle</i>
	Fongelas	<i>le peignot</i>
L'Abbaye :	Ferrux Joseph	<i>l'ainé</i>
Les Janez :	Guy Gabriel	
Les Piards :	Piard Eugène	
Chaux du Dombief :	Liboz	<i>rond de cuir</i>
La Chaumusse :	Ferrez Ferdinand	<i>le méchant</i>
	Briod	<i>le loup</i>
	Saillard Robert	<i>le lièvre</i>
Fort du Plasne :	Saule	<i>le grand saule</i>
Entre deux monts :	Blondeau Henri	
Le Lac :	Juhan	
Foncine le bas :	Binda	

CANTONNIERS D'AUTREFOIS

Jadis sur la route fleurie
de la Barbaine au Cair du Beu
jarrotaient nos deux cantonneux,
pelles en l'air, la journée finie.

Ils savaient les coins morilleux,
n'oubliaient pas, dans leur cueillette,
les mousserons et les jaunettes
qui sortent au vent feuillabeu.

S'en allaient, suivant la saison,
chercher les plantes tisanières:
le mélilot, la pulmonaire,
la benoîte ou le séneçon;
et, sans livre de botanique
trouvaient mélisse et bouillon blanc,
maintes racines à onguents,
dix espèces de véronique.

Chapuzant les fines baguettes
de malleserve et de nusir,
les accouchaient dans leurs musettes
pour les crébilles à venir.

Bien avant le satellite,
bien avant les gillopétré,
savaient dire le temps qu'il ferait
...en effeuillant la marguerite.

Ne viendront plus dans ma cuisine
chauffer leur soupe au temps frisquet,
boire la tasse de serpolet,
m'offrir la branche d'aubépine !
Ont disparu mes cantonneux,
mais je vous donne ma parole
qu'ils s'en sont allés faire ratole
au paradis des musardeux !

Poème de Georgette Gauthier, de Valfin (Source : Amis du vieux Saint-Claude)

LA MARIE-LOUISE DU LAC

Elle tenait l'auberge du Lac des Rouges Truites, village du Haut Jura, dans les années trente et quarante du vingtième siècle. L'auberge était le centre social du village. Il y avait bien la mairie-école, juste en face, mais celle-ci n'était fréquentée que par les enfants, en semaine, le maire lui-même et ses conseillers de ci de là, et l'instituteur sans famille. Il y avait bien l'église, perchée un peu plus haut, mais elle était le plus souvent vide de visiteurs, sauf le dimanche bien entendu, à part les incursions du curé et de quelques dames chapeautées. Tandis que l'auberge, elle, qui se targuait du titre pompeux de « Café-Restaurant », ne désemplissait pas souvent. C'était l'étape entre les champs, où l'on venait de transpirer, et la ferme, où l'on allait de nouveau devoir s'occuper ; entre le bois, la forêt du Mont Noir, et la scierie où les charrois des grands troncs allaient se faire décharger. C'était aussi, pour une bonne moitié des éleveurs du village, une halte entre le « chalet », où avait lieu la coulée du lait tout juste trait, et la maison où il faudrait rincer les bouilles : il fallait soif à transporter les bouilles pleines de lait portées sur le dos par des bretelles, et l'auberge n'était pas seulement là pour le décor ! Un petit canon était de tradition, et un brin de causette avec les amis et l'aubergiste s'imposait. Alors...

En été, il y avait aussi les pensionnaires, les touristes à la recherche du grand air montagnard, des fraises des bois ou des framboises, des parties de pêche sur le lac, lequel, à défaut de rouges truites, contient force gardons et brochets.

La patronne de l'auberge, c'était la Marie-Louise. En principe, son mari aurait pu en être l'aubergiste en titre, mais l'Aimé Perrottet, homme plutôt petit et effacé, avait renoncé à toute initiative côté Café et Restaurant. Il se cantonnait dans les tâches agricoles de la maisonnée : outre un jardin potager, il y avait trois à quatre vaches à nourrir et à traire matin et soir, et un ou deux veaux, etc ; sans compter les foins à couper, à récolter, à engranger en été, le bois de chauffage à façonner, et tout et tout. L'Aimé apparaissait de temps à autre dans le secteur dévolu à l'apaisement de la soif ou de la fringale, mais seulement quand il y était obligé par quelque tâche d'intérieur, lorsque la Marie-Louise, se penchant sur l'escalier qui descendait à l'étage « fermier », tonnait d'une voix de stentor en nasillant « - Aimé !... Viens voir un peu ! Faut v'nir ! ». Maugréant sous sa casquette râpée, faisant résonner l'escalier de bois sous ses croquenots sans âge, il arrivait aux ordres.

Il faut dire qu'il ne pouvait guère faire autrement : l'Aimé et la Marie-Louise ne pouvaient vraiment pas boxer dans la même catégorie : lui devait bien peser dans les cinquante cinq kilos, alors que son épouse flirtait avec les cent cinquante ; il était tout voûté par les ans, et aussi par la terre toujours trop basse et les manches d'outils trop courts. Alors qu'elle se tenait droite comme un « O », empêchée de se courber en arrière par les bourrelets de graisse et un popotin gigantesque, et de se pencher en avant par son estomac en avant-garde, et sa poitrine... sa poitrine !... Il n'existe malheureusement pas de mot pour en donner une idée. Essayons quand même :

Cette poitrine, je me souviens, quand j'avais sept ou huit ans, que la famille venait de débarquer de l'autocar de Lons-le-Saunier pour le séjour d'été. Je me souviens que Marie Louise, ayant embrassé ma mère, ma sœur, serré la main de mon père, s'était tourné vers moi en s'écriant : « Et le p'tit Guy ! Voilà le p'tit Guy ! Oh qu'il est beau ! Et comme il a grandi ! » Elle m'avait saisi à bras le corps, son embrassade s'était refermée sur moi comme pour m'absorber, et de fait je m'étais retrouvé phagocyté, comme un microbe par un gros globule blanc, environné dans un enfouissement de tissu, de chair, de tiédeur odorante, le nez dans la fameuse poitrine, cherchant à respirer et n'y parvenant plus, suffoquant sous des baisers sonores qui mouillaient ce qui émergeait de mes oreilles...

A la réflexion, je pense que ma mère a dû être un instant inquiète pour ma santé, tant ma situation put apparaître comme périlleuse. La tête me tournait quand, enfin, je me sentis décomprimé, descendu, posé, et que je pus me tenir à nouveau sur mes deux jambes. Mais déjà on entendait la puissante patronne convoquant : « - Aimé ! Viens voir aider Monsieur et Madame Sertier à monter leurs bagages chez Morel avec la charrette ! ». Chez Morel, c'était chez un voisin, à cent mètres de l'auberge, une sorte d'annexe où nous allions loger, le temps des vacances.

Je me souviens aussi que les repas du soir, que nous prenions à l'auberge en compagnie des autres touristes, tous des amis de vacances retrouvés chaque été, se déroulaient dans une ambiance de noce perpétuelle, même lorsque le plat de résistance était simplement une gigantesque omelette ou une ou deux saucisses fumées avec des pommes de terre rissolées.

La salle était occupée par deux longues tables, bordées de bancs de bois ; l'une des tables était dévolue aux dîneurs, l'autre aux buveurs locaux, paysans qui s'attardaient avant de rentrer chez eux en profitant de l'ambiance joyeuse. Et parfois, après la pomme ou la prune du dessert, sous le prétexte d'un anniversaire, ou de la saint machin du jour, on réclamait... une chanson, une chanson, une chanson ! Quand arrivait le tour de la Marie-Louise de « pousser la sienne », les convives se trémoussaient d'aise, car c'était toujours la même rengaine, que tous reprenaient avec enthousiasme. Si vous ne connaissez pas, apprenez-la...

- Le premier mois d'année que donnerai-je à ma mi-i-e ? (bis)

- Une perdriô-le, qui va qui vient qui vô-le, une perdri-ôle, qui vôle dans le bouais...

- Le deuxième mois d'année, que donnerai-je... ..

- Deux lapins courant par terre, une perdri-ôle, qui va

- le troisième mois c'est... ..

- Trois canards volant en l'air... Deux lapins courant par terre... Une perdri-ôle, qui va qui vient qui vô-le... et ainsi de suite défilent les douze mois de l'année avec les cochons, les moutons, les dindons, tout le gibier et toute la basse-cour... Si vous ne connaissez pas l'effet de cette scie entonnée par vingt personnes en joie, vous n'avez pas encore appréhendé toutes les facettes de la jubilation... et après la perdriô-le, l'assemblée réclamait sur l'air des lampions une chanson de l'Aimé, qui se faisait prier un peu, mais qui finissait par céder. Il se levait de table et tombait la casquette. Puis, dans un silence quasi religieux, après quelques applaudissements pour l'encourager, les dîneurs écoutaient monter, vibrer, tonner une voix de baryton, surprenante venant d'un si petit bonhomme, une voix puissante agitée par un trémolo pathétique, qui faisait tressaillir la lourde moustache gauloise. Ainsi, une fois dans l'été, on retrouvait :

- C'était une jeune chèvre, pleine de tempérament, qui revenait d'Espagne et parlait l'allemand... qui ballottait d'la queue et grignotait des dents, qui ballottait d'la queue qui grignotait des dents !...

Suivaient les tribulations de la chèvre, aux prises avec la justice à cause d'un chou.

Une fois, un plaisantin du chœur qui accompagnait l'Aimé au refrain, fit exprès de se tromper et chantant « qui grignotait d'la queue et ballottait des dents ». Ce qui provoqua un coup de gueule de la Marie-Louise, outrée par ce manque de sérieux pendant la cérémonie d'art vocal de son petit Chaliapine. Les applaudissements des deux tablées concluaient l'incident.

Sur le coup de dix heures du soir, la Marie-Louise se dressait et proclamait l'heure de la fermeture de son établissement. Tout le monde se levait, s'extrayant des bancs avec quelque peine, et se dirigeait vers la cuisine, qu'il fallait traverser pour gagner la sortie de l'établissement: Quelques dames pensionnaires s'attardaient pour aider la Marie-Louise à faire la vaisselle, les messieurs sur le pas de la porte fumaient une dernière gauloise, et les quelques enfants se couraient dans la nuit noire en attendant l'envoi au lit.

Il y avait, en ces temps-là, une belle vitalité dans les villages. Et pas le moindre soupçon d'ennui. Mais à quoi bon la nostalgie... ?

Si Marie-Louise avait été assise en tailleur, jambes pliées sous elle, on aurait pu la confondre avec un bouddha d'orient, avec ses lèvres charnues, son bon sourire, et les deux fentes des yeux entre les paupières épaisses: on n'en découvrait les prunelles, d'un beau bleu ciel, que lorsque la surprise ou la colère lui faisaient hausser les sourcils. Fente aussi était la large bouche aux lèvres généreuses, laborieusement délimitées par les joues rebondies. Il fallait le rire ou l'invective pour voir apparaître, ô catastrophe, quelques incisives rescapées de la dentisterie expéditive propre à l'époque. Mais normalement le bavardage ordinaire censurait la vue des manquantes, et seul un léger zézaïement pouvait trahir le désordre des gencives. Ce visage, qu'on aurait pu aussi donner pour celui d'une sœur de Oliver Hardy, le compère de Laurel, était encadré par une chevelure très grisonnante coiffée... disons rangée, « à la Jeanne d'Arc », avec deux barrettes qui renaient les cheveux au-dessus des oreilles. Cette coupe somme toute assez courte laissait le cou puissant bien visible, bien planté sur des épaules de lutteur japonais de sumo.

En fait Marie-Louise n'est pas du tout complexée par ses caractéristiques, ni par sa silhouette, ni par ses chicots. A preuve l'aisance avec laquelle elle ouvre largement la bouche pour engueuler le Narcisse ou le Joseph qui, un peu trop imbibés du vin rouge de la maison, viennent de casser un verre ou deviennent trop familiers avec les autres consommateurs, surtout s'il s'agit de touristes pensionnaires, réputés délicats. Alors la Marie-Louise se fâche et entraîne le ou les poivrots dehors, à haute voix et à bras raccourcis.

Idem si l'Aimé a oublié de monter des bûches pour le fourneau: c'est lui qui se fait incendier sous un avalanche verbale qui le pousse vers l'escalier et l'étage inférieur (« Allez ! Va travailler !... ») et l'y poursuit durablement. Arrivé en bas, la voix de stentor du petit mari aux longues moustaches se met à tonner avec un trémolo de tragédie classique : « - Si c'est pas malheureux d'avoir une femme comme ça ! »

Jadis l'amour avait dû être plus présent : L'Aimé avait donné quatre enfants à Marie-Louise ; ou vice versa. Mais le destin n'a pas d'indulgence particulière pour les couples pittoresques.

Le premier-né, Henri, bel homme, fin de silhouette et aux belles proportions, devint pilote de l'Armée de l'Air en 1939. Il connut la fin tragique des aviateurs en temps de guerre, au cours d'un vol de routine en Algérie où il chevauchait son avion de chasse. Il était blond, il avait des yeux bleus rieurs.

Son cadet, Alexandre, plutôt enveloppé et le visage rond, prit le maquis en 43, fit partie d'un groupe de résistants, et, nettoyant un matin son arme qui avait servi dans la nuit, reçut la balle que son voisin, affairé semblablement, avait oublié d'éjecter de son propre fusil. Alexandre mourut dans la seconde même.

Après le cadet naquit une fille, prénommée Marie-Rose. Blonde, jolie et fine, comme Henri, elle était en permanence soit toute souriante soit en colère. Je l'aimais bien. Mais elle avait quatre ans de plus que moi, et se mit à aller au bal quand je n'étais pas encore concerné. Puis, elle se maria, au loin.

Enfin Colette, la benjamine, qui avait mon âge (et qui m'aimait bien, mais savait souffrir stoïquement) avait hérité des dispositions maternelles, en matière de largeur et de rondeur, et plus malheureusement encore, d'une boiterie congénitale très accusée. Je ne sais ce qu'elle est devenue quand l'auberge changea d'aubergiste.

Voilà presque terminé le tableau pittoresque de « l'hôtel-restaurant » du Lac des Rouges Truites, autour de 1940. Mais il faut aussi raconter ce qui se passait à l'arrière de cette ferme-auberge, où se trouvait un petit deux pièces de plain-pied qui abritait les vieux jours de Madame Ostier, une dame très vieille, très veuve, très pieuse, très prude, et très gentille. La première des deux pièces était dévolue au commerce d'épicerie et mercerie, et la seconde aux fins de logement, bien sommaire, de la dame. Ce commerce, de tout petit chiffre d'affaire, était pour cette presque nonagénaire la seule ressource pour sa survie, et les gens du village faisaient un effort pour en entretenir l'activité. Dès qu'on entra, une bonne odeur de bonbons et de dentelles, de café et de savon, tout ça mélangé harmonieusement comme par miracle, frappait les narines. Peut-être était-ce plus subjectif que strictement réel... car Madame Ostier adorait les petits enfants, et savait nous offrir, à chaque visite, un caramel ou un bonbon à la réglisse qui n'avaient nulle part ailleurs un goût aussi délectable. En d'autres termes, l'air chez madame Ostier sentait bon la bonté ordinaire.

Mais, elle qui était habillée tout de noir jusqu'au bout des pieds, sauf la coiffe blanche à l'ancienne, elle n'aimait pas, mais pas du tout, les shorts portés par les jeunes dames et demoiselles touristes, et ne cachait pas son sentiment. Elle avait des regards furibonds vers ces cuisses féminines, et, la rage au cœur, leur promettant tous les tourments, pestait :

- Ah ! si j'étais mouche !...

A la saison d'été, avec les millions de taons et de mouches diverses qui harcelaient bêtes et gens, la menace était réelle ! Heureusement pour les cuisses en vacances, les bestioles s'affairaient plutôt à harceler les vaches, au pré, et les bœufs et chevaux prisonniers de la charrette en cours de chargement, en plein champ, et aussi les pauvres paysans en sueur occupés à charger ladite charrette à grandes fourchées de foin, et aussi les pauvres paysannes rassemblant, à vigoureux coups de râteau, les brins de foin égarés ici et là.

A dire vrai, les insectes piqueurs et suceurs de l'été s'en prenaient aussi aux touristes, qui devaient se munir d'un chasse-mouche pour s'éviter les tourments de la pique et de la gratte. C'est généralement un rameau de noisetier bien feuillé qui remplissait cet office. Les plus à plaindre étaient les pêcheurs à la ligne qui s'interdisaient de gesticuler à chasser les mouches, pour ne pas effaroucher les truites. Je me souviens avoir vu mon père revenir du bord du ruisseau avec de belles cloques rouges sur les bras, qui devaient le « cuire » douloureusement, conscient qu'il serait rentré bredouille s'il avait chassé tous les *taouïns* qui l'avaient dévoré pendant la traque au soleil. Une fois rentré au logis, une fois posées ses prises sur la table, il tamponnait consciencieusement ses cuisantes rougeurs au vinaigre pour soulager (?) les démangeaisons.

A part les truites de la Lemme, il y avait aussi les brochets du lac qui occupaient les messieurs vacanciers. Aux attaques des taons (les terribles *taouïns*, appelés aussi les « borgnes » à cause de

leurs gros yeux ternes), se joignaient alors les assauts silencieux des commandos de sangsues, issues du sol spongieux des bords du lac, qui grimpaient le long des bottes à l'abordage des mollets des pêcheurs ; les pauvres en étaient réduits à emmener chacun sa petite caisse en bois pour s'en faire un piédestal isolant. De temps à autre, la petite caisse basculait sur la tourbe mouillée du rivage, et le pêcheur déséquilibré se recevait plus ou moins bien, aux prises avec sa longue canne à pêche et la vicieuse pesanteur qui l'envoyait se ramasser à deux doigts de l'eau profonde. Était-ce un méfait de la Vouivre, ce dragon mi-femme mi-monstre qui, paraît-il, hante, avec des intentions homicides, les tourbières comtoises et leurs eaux sombres ? Monsieur Vuillet, Robert pour les dames, doyen des touristes du Lac, un petit monsieur pince-sans-rire avec une grosse tête sur un petit corps tout menu, y pensa-t-il jamais ? Quand sa femme lui fit promettre de « faire attention ! », un matin où le bord du lac devait être plus humide et glissant qu'à l'habitude, il se retourna, la canne sur l'épaule, et lui lança, sur un ton qui se voulait rassurant :

« - Attention à quoi ?... Où on va, n'y a pas de vipères ! »... ..

Guy Sertier



LE P'TIT LOUIS

Des cafés comme celui-là, il y en a eu beaucoup dans le Grandvaux. Certains pourtant marqueront plus les mémoires que les autres, comme par exemple le « Casino des Chauvins ». D'ailleurs, pourquoi le casino ? Personne ne sait plus très bien.

Certains disent que c'est parce que la Marceline y tenait une épicerie et que par dérision comme tous les autres épiciers portaient l'enseigne SPAR, on lui avait attribué celle du concurrent de l'époque.



D'autres pensent que comme on jouait beaucoup aux cartes dans le café et parfois même avec des sous, l'endroit avait été baptisé casino.

Peu importe la raison, tout le monde savait où ça se trouvait.

Et pourtant, il n'y a plus de « Casino des Chauvins » aujourd'hui. La maison est pourtant bien là, mais elle a perdu son dernier hôte le « P'tit Louis » et tout l'univers de cet endroit a disparu. Ce n'est plus qu'une maison comme une autre. Il est des personnalités qui habitent tellement un lieu qu'ils ne font plus qu'un et lorsqu'elles disparaissent l'endroit perd son sens. Il n'existait que par leur présence.

L'Abbaye a perdu ses repères (*au sens propre et au sens figuré*), le paysage un peu de son âme. Plus de Noël poussant sa brouette le long du mur du cimetière, plus de P'tit Louis qui cueille des fleurs le long du chemin des Terrailles...

Le Grandvaux a perdu deux figures humbles.

Le P'tit Louis participait à nos fêtes des battages. Il était très habile à la faux et intarissable sur les explications des travaux agricoles. N'était-il pas épicier, cafetier et paysan ?



LES FOINS EN PATOIS

Un pré : ô pré	Dent (de fourche, de râteau) : Kônô mjâ
Deux prés : dô pré	La traverse (du râteau) : —
Un pré long et étroit : ô raI œdzv	(La) fourche à foin : fôts
Un mauvais pré : na gâIpa	Râtelier : rêtelé
(Pré) plein de pierres : përayu	Les râtelures : lè rêtelær
Oter les pierres : épërayi	Un tas de foin : ô kutsé
Le tas de pierres : ô môdzi	Défaire les tas : dékutsi
Marécageux : bufbœ	Un rouleau de foin : na rita
Un endroit marécageux : na muy	Rassembler en rouleaux : ârité
S'embourber : s âmaré	Rentrer (le foin) : âgrêdzi
Champ devenu pré : ô nruvèli; n ètrubya	Un drap à foin ; (le) contenu : ô elèri
Le gazon, il forme son gazon : la tēpa; is œrbè	Le char : tsœ
L'herbe pousse : T âpba pœsè	Une charretée : na tsœré
Tassé (par la pluie) : apIati	Lacer les fourchées : tsédzi
Fouler (l'herbe) : bréyi	(Une) fourchée ; (deux) fourchées : fôtsá ; fôtsè
Une taupe : na tâpa	(Faire) les « épaules » : Iô Kéru ; Iéz épâlè
Les taupinières : lô tâpi	Serrer (le chargement) : séré
Faucher : sèyi	La barre (à foin) : la fœtsé
(Un) faucheur : séyoé	La corde (à foin) : la trusa
La faux : lu dè	(Une) corde : Kôpda
(Le) manche (de la faux) : fâtsi	(Le) treuil ; le cliquet : tôf
(Les) poignées (de la faux) : puné 2	La bille : léz étâlè
Le dos de la lame : la danéta	La grange : la grêdzé
Le tranchant : lu fi	Le fenil : lu svli
L'anneau de la faux : la vroéIa	Le tas de foin : Iu kô
Battre (la faux) : âtsapyé	Tasser (le foin) : bréyi
Les « martelures » : lô mwété	(Une) brassée ; (deux) brassées : braeá ; braeè
Ebréchée ; (une) brèche : èbrètsé ; èbrètsa	(Le foin) fermente : fèp mâté
Aiguiser : mvlé	La fête de fin de fenaison : —
(La) pierre à aiguiser : myIa	Le regain : Ié rrwè
(Le) coffre : kvuvi	Le foin de marécage : la lètsè
Les bornes : lé bônè	Les colchiques ; le vérâtre : lé Koy a prètr; lu vèté
Délimiter (le pré) : délimite	(Le) trèfle : triyulè
Les herbes laissées : lô barbiyô	Le sainfoin : l èspaŕeéta
Beaucoup de foin : bē du fē	Les pissenlits : lô pisâli
Un andain : adē	Les orties : lôz ôrti
Retourner (l'andain) : rvëri	La violette : Ia vyólèta
Faner : fënë	Un champ : ô tsâ
Mouillé : muyá	Une friche : na frie
Humide : é sè rvè	Défricher : défriçi
Sec ; sèche : sé ; sètsa	(Le terrain) a absorbé l'eau : a réci ya
Sécher : sètsi	Une rigole : na rnô
Râteau ; râteaux : rété	

LE MUET SACRIFIÉ

*Son courage dans le mutisme
Révéla son patriotisme
Avril 1944*

En de piquantes envolées
Mêlant son rêve aux giboulées
Mars accourait sur les maisons.
Du fond de nos verts horizons
S'en allait donc l'hiver et ses grands falbalas
Comme un acteur usé que la vieillesse abat.

Mais la plus horrible tourmente
Fait de crimes et d'épouvante
Fondait sur les monts jurassiens,
Sur le village aux toits anciens.

A coups de bottes, à coups de crosse,
L'opresseur à l'âme féroce
Traquait tous nos gars de vingt ans
Nos grands Français, les Résistants.

Oh ! Ces visites redoutables
Sur les fenils, dans les étables
Des caves jusqu'aux greniers
Résonnait ce mot : « fusillé »
Et les rayons du soir
Un soir d'or et de rose
Au travers du Grandvaux
Enchantaient toute chose.

La mitraillette au poing, la haine à la bouche
Un rustre vert-de-gris cria d'un ton farouche :
Le maire, où loge-t-il ? Il doit nous renseigner,
Et s'il ne le fait pas c'est lui qui va payer.

Il fallait sur-le-champ fournir les moindres listes
De tous ces maquisards, de tous ces terroristes
Qui voulaient s'insurger contre l'ordre nouveau,
Et semaient la fierté sur le sol du Grandvaux.

Quand le maire entendit la sanglante menace
Il rassembla sa foi, la foi de notre race.
Comtois et Grandvallier il resta ferme et coi,
Enfermant son secret avec un air narquois.
Cependant la terreur étouffait le foyer.
Des femmes à genou ne savaient que prier.

Alors se déchaina la fureur ennemie
Sur le hameau d'Aval où brûlait l'incendie.
Les logis s'en allaient en lugubres flambeaux
Et les murs calcinés s'écroulaient en lambeaux...

Arraché du pays, le magistrat stoïque
Fut conduit Dieu sait où, en ce printemps tragique
Et nul ne sut jamais dans son immensité,
La détresse d'un homme en ce coin de Comté,
Quand sur le haut du crêt la maison des aïeux
Vers son fils le plus cher sanglotait ses adieux.

Un clair matin d'avril pour dormir à Saint Pierre
L'infortuné revient à l'humble cimetière,
Les anciens l'attendaient dans l'ombre du hameau
A l'abri du clocher, dans le ciel du Grandvaux.
La grande bise des soirs sombres ou roses
Chante autour du tombeau de consolantes choses.

Passant !
Approche-toi ! Incline-toi très bas vers cette tombe
Impalpable et léger comme un vol de colombe
Un souffle montera du terrain libéré...
Avec le pur frisson d'un cœur rasséréné
A ce nom de Jura offre un hymne pieux
Comme aux martyrs obscurs et vrais élus de Dieu.

Passant !
Regarde encore ces murs par le brasier noircis
Ils sont de nos malheurs l'image en raccourci
Des rochers de Bretagne aux combes jurassiennes
Que les fils de Comtois à jamais se souviennent !

Français souviens-toi !

*Poème d'Alice Decœur
En hommage à Henri Verjus, Maire de Saint Pierre*

UNE TOUCHE GRANDVALLIÈRE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA...

« 1947 : Dans l'immédiate après-guerre, avec encore ses restrictions, ses tickets d'alimentation, ses coupures d'électricité, le tournage d'un film dans le Grandvaux très rural a été une bouffée d'air parisien.

Le cinéma faisait partie de la vie locale : depuis 1943, Roger Franzini animait la salle de Saint Laurent. Mais il semble bien que ce fut le premier tournage d'un long métrage dans le Haut-Jura, en dehors de quelques prises de vues à des fins touristiques ou documentaires.

La venue d'acteurs très connus à l'époque, tel Michel Simon, Louis Seigner (le grand père de Mathilde), Lucien Coëdel et une charmante représentante du milieu du spectacle parisien Michèle Martin, la vie d'un tournage avaient de quoi perturber le quotidien du val. Et quand, en plus le sujet du film n'était autre que le roman d'un « pays », l'intérêt des habitants du plateau était décuplé. « La Carcasse et le Tord cou », d'Auguste Bailly, adapté par René Lefèvre, avait été choisi par René Chanas pour son prochain tournage [...] »

Ainsi commencerait l'histoire du tournage de ce film réalisé dans le Grandvaux. L'auteur, Denis Bépoix, projectionniste au cinéma de la maison du peuple à Saint Claude, recherche tous les témoignages, articles, photos, souvenirs et anecdotes susceptibles de l'aider à retracer cet événement.

Les détails techniques de tournage de l'époque l'intéressent particulièrement, mais tout ce qui « peut être le reflet d'un moment, l'image vue par un témoin » lui est utile.

D'autres films ont également été tournés en Grandvaux. Ils constitueront d'autres chapitres d'un livre sur l'histoire du cinéma dans le Haut-Jura et demandent autant d'informations.



Alors, si vous pouvez apporter des renseignements, n'hésitez pas à nous les faire connaître ou contactez directement :

Denis Bépoix au 03 84 45 24 84

ou à l'adresse internet :
bepoix.denix@voila.fr

Merci d'avance.